

ANTHROPOLOGUE :

la grandeur et de la diversité de leur pays»

A cette époque, il n'y avait pas de statut de chercheur à temps plein, il fallait enseigner en même temps. J'ai été convoqué par le nouveau directeur du Crape qui m'a signifié que je ne pouvais plus rester au centre. Il s'en est suivi une période dépressive car c'est ma carrière qui venait d'être brisée. Et c'est mon départ à Timimoun qui m'a sauvé : je pouvais enfin faire du terrain de manière continue tout en enseignant dans un lycée qui venait d'être créé là-bas. Je me souviens toujours d'un certain «ami» qui me disait que lui n'aurait jamais accepté

Toutes les questions liées à la culture ont un prolongement dans les affaires politiques. Il s'agit simplement d'en être conscient. Le classement d'un élément culturel peut avoir des soubassements politiques et diplomatiques qui permettent de renforcer l'influence d'un pays souvent au détriment d'un autre ; cela est évident.

d'être ainsi «déclassé» et je me souviens aussi de Mouloud Mammeri qui m'a toujours soutenu en me disant même que cela était une chance pour moi que de m'installer pour un certain temps à Timimoun (qu'il aimait beaucoup).

Mouloud Mammeri a été déterminant dans l'orientation de vos terrains de recherche qui ont occupé une large partie de votre vie d'ailleurs. Parlez-nous de lui, essayez de nous restituer l'homme, le chercheur, le cheikh (maître). Il était sévère, à l'ancienne, semble-t-il...

Oui, Mammeri m'a orienté à deux reprises vers le Gourara. Une première fois lorsque j'étais encore étudiant, il m'avait envoyé avec un architecte-archéologue français du CNRS, M. Echallier, qui effectuait une mission à Timimoun. J'y suis resté tout un mois qui fut un moment de découverte. Mais à l'époque j'étais plutôt branché sur les Touareg de l'Ahaggar ainsi que ceux de l'Adagh (nord du Mali) qui étaient réfugiés à Tamanrasset. La seconde fois, en 1977-78, quand je l'accompagnais pour la poursuite de son travail sur l'Ahellil. Il m'avait demandé de m'occuper de ce qui se passait durant les festivités liées à la célébration du *sbuâ*. Cette seconde fois fut la bonne, je crois.

Mammeri n'était absolument pas sévère. Il était strict. Il aimait bien les jeunes chercheurs qu'il ne prenait jamais de haut. Je n'ai jamais vu Mammeri porter un regard méprisant sur quelqu'un ; au contraire, il portait sur son environnement un regard malicieux et quelque peu ironique, je dirais.

Il y a Abdelmalek Sayad également qui vous habite, je crois. Encore un dont on ne se lassera jamais.

Quelle place occupe-t-il dans votre demeure itinérante ?

Pour A. Sayad, c'est très différent. Je ne l'ai connu (très peu malheureusement) qu'à la fin des années 1990, à Paris. Il avait réalisé un long entretien dans la revue *M.A.R.S.* que j'ai lu et relu.

Sincèrement, il n'est pas à l'honneur de notre pays que d'avoir laissé un personnage (un chercheur) de cette envergure loin de chez lui.

Sayad a écrit des pages inoubliables sur la culture, l'identité et surtout sur la dure condition de nos «émigrés».

A lire ce que vous avez écrit sur vous-même, on dirait presque une sorte de destinée à aller chercher du côté des Berbères du Sahara, depuis les années.

N'est-ce pas aussi votre propre construction identitaire que vous poursuiviez, à l'ombre de l'ethnologie et de l'anthropologie ?

Lorsque j'étais étudiant, je m'étais aperçu avec effarement que je (on peut tout aussi bien dire nous) ne connaissais à peu près rien du passé de l'Algérie et du Maghreb. Nous étions pratiquement «sans histoire». En 1978, j'ai acheté à Paris les quatre tomes de *l'Histoire des Berbères...* d'Ibn Khaldoun et essayé d'entrer dans cette masse d'informations.

Mais ce n'est vraiment qu'en étudiant les communautés du Sahara, les Touareg, mais surtout les Zénètes que j'ai littéralement plongé dans ce passé. Je crois que je peux dire que j'ai réalisé, à ma modeste échelle, une combinaison de l'histoire et de l'anthropologie culturelle. Cela m'a ouvert une large perspective qui a pour nom l'anthropologie historique qui permet la combinaison des sources écrites des historiens mais aussi d'humbles chroniqueurs locaux pour une large part complètement inconnue avec les données puisées dans les traditions orales que j'ai patiemment recueillies avec de simples ksouriens. Tout ceci a incontestablement forgé ma propre identité que je revendique comme plurielle et qui dépasse les «constantes» officiellement décrétées d'en haut.

A ce propos, vous dites dans *Mutations touaregues* ⁽¹⁾ : «Est-ce moi qui poursuivait le “différent” en m'extrayant de mon milieu ou est-ce ma différence personnelle (mon acculturation profonde) qui m'amenait à me percevoir comme différent de mon milieu social pour aller vers les autres qui vivaient, eux, à l'autre extrémité du territoire national?» Est-ce alors votre propre «acculturation» qui fonctionnait en vous ?

Mon acculturation provient de la fréquentation de tous ces philosophes, sociologues, anthropologues, romanciers, poètes qui viennent d'ailleurs (des quatre coins de la planète, comme Lu Xun par exemple). Cette fréquentation produit une certaine solitude dans mon propre milieu (Alger) qui paraît bien souvent étroit et limité. C'est pour cela que j'ai besoin de ce grand large qu'est pour moi le désert : je découvre plein de gens qui, si l'on sait se mettre à leur hauteur (sans les surplomber), vous permettent d'apprendre et de découvrir beaucoup de choses sur moi-même.

Vous dites que Mouloud Mammeri évoquait deux types d'«acculturation» vis-à-vis des cultures locales : la première produite par la colonisation que, lui, a vécue en Kabylie ; l'autre produite par le système de pouvoir mis en place après l'indépendance et qu'il a observée chez les Zénètes du Gourara. Mais vous aussi vous connaissez bien cette communauté, ainsi que celle des Touareg du Hoggar. Vous y faites allusion dans l'ouvrage sus-cité...

Ce que M. Mammeri explique par rapport au processus d'acculturation qui

touche les communautés du Gourara, c'est qu'il peut d'autant mieux comprendre ce phénomène pour ainsi dire de l'intérieur que lui-même a été bien avant concerné par l'acculturation.

Les communautés ancrées dans leur environnement local sont très souvent démunies devant les politiques culturelles, linguistiques, scolaires, etc., menées par des pouvoirs centraux. Ces communautés sont bien souvent contraintes d'accepter ces politiques même si elles vont à l'encontre de leurs propres traditions culturelles, leurs pratiques linguistiques et autres. Pour plus d'explications, on ne peut qu'inviter le lecteur intéressé par ces questions à lire l'article de M. Mammeri intitulé «Culture du peuple ou culture pour le peuple», publié dans le n°1 de la revue *Awal* que Mammeri a fondée à Paris, au milieu des années 1980 (l'article date de 1985), où se trouve son analyse sur le Gourara dans laquelle il écrit qu'il comprend d'autant mieux ce qui se passe au niveau de ces communautés qu'il a lui-même subi un processus d'acculturation auparavant et qu'il peut donc aborder les choses de l'intérieur en quelque sorte.

Mais il vaut mieux lire l'article de Mammeri et réfléchir dessus.

Pouvez-vous aller plus loin dans la description de ce phénomène chez ces communautés avec lesquelles vous avez partagé des tranches de vie ? Pouvez-vous aussi nous livrer vos observations sur l'évolution de cette «acculturation», les nouvelles formes de celle-ci ? Avec la «mondialisation», l'ouverture du pays au capitalisme sauvage et tout ce qui s'en est suivi...

Je fréquente ces communautés depuis plusieurs décennies (ce qui ne me rajeunit pas) et j'observe dans la durée les changements et même les mutations qui les affectent. L'intervention de l'Etat central dans ces espaces qui étaient encore inconnus et largement périphériques dans les années 1970 a complètement transformé les relations que ces communautés entretenaient traditionnellement avec leurs espaces, leurs environnements, leurs langues et cultures, etc.

Les foggaras sont en train de disparaître, les palmeraies aussi et certaines, comme celle de Timimoun, nous présentent une image qui donne envie de pleurer. Les ksour anciens sont complètement délabrés, les ruelles jonchées d'ordures et les séguias emplies de poussières et d'immondices. Par contre, le commerce informel est florissant et les vendeurs viennent de toutes les wilayas du pays déverser leurs produits fabriqués aux quatre coins de la planète puis repartent en laissant sur place cartons, bouteilles et sachets en plastique...

Prenons simplement deux exemples pour illustrer cela : il n'y a pratiquement plus de nomades dans l'Ahaggar et le Tassili n'Ajjer, tous sont «rentrés» dans les oasis, les villages ou centres de culture.

Les enfants vont à l'école algérienne qui ne parle pas leur langue, qui ne leur parle même pas de leur environnement... Que deviendra cet immense réservoir de savoirs et de connaissances sur le désert transmises oralement et dont ces populations étaient les détentrices ? Deuxièmement : les communautés du Touat, du Gourara et du Tidikelt sont actuellement sou-

mises à un très fort coefficient de changement qui concerne tous les domaines de la vie sociale, économique et culturelle. Les foggaras sont en train de disparaître, les palmeraies aussi et certaines, comme celle de Timimoun, nous présentent une image qui donne envie de pleurer.

Les ksour anciens sont complètement délabrés, les ruelles jonchées d'ordures et les séguias emplies de poussières et d'immondices.

Par contre, le commerce informel est florissant et les vendeurs viennent de toutes les wilayas du pays déverser leurs produits fabriqués aux quatre coins de la planète puis repartent en laissant sur place cartons, bouteilles et sachets en plastique...

Vous avez dit «capitalisme sauvage» ?

Ceci dit, il est vrai et cela est à souligner que pratiquement tout le monde a un logement en ciment, l'eau et l'électricité, que tous les villages pratiquement sont reliés par de belles routes goudronnées. Je voudrais ajouter qu'en toute objectivité, les seuls bâtiments qui respectent ce que l'on a appelé l'architecture saharienne sont des bâtiments publics (lycées et écoles, hôpitaux, différents sièges des administrations, etc.

Seuls les «citoyens» construisent des bâtisses qui ne répondent à aucune esthétique, peut-être parce qu'ils ont perdu le sens de la beauté.

Vous vous êtes penché sur le regard porté par les «gens du Nord» sur les communautés sahariennes, durant les années 1970, à partir du moment où celles-ci sont apparues au grand jour avec le rattachement des régions du Hoggar et du Touat au pouvoir central, en 1975, devenus wilayas. Vous avez alors observé le comportement des nouvelles administrations et analysé les écrits dans la presse nationale. Quels étaient vos constats, à l'époque ? Qu'est-ce qui a changé dans ce domaine, depuis ?

Je serai très bref sur cette question qui nécessiterait de longs développements.

Je pense que les Algériens n'ont pas encore véritablement pris conscience de la grandeur et de la diversité de leur pays.

Et ils n'ont surtout pas appris à se respecter et à s'enrichir mutuellement. Des exceptions existent bien sûr. Heureusement qu'il y a des gens formidables de générosité, respectueux et qui savent écouter et apprendre des autres.

B. H. S.

1) *Mutations touaregues* de Rachid Bellil (éditions du CNRPAH, Alger, 2008).